

**M. Georges DEBAISIEUX,**  
**Professeur-émérite à la Faculté de Médecine.**  
**1882-1956**

---

Dans l'esquisse historique de notre Faculté de Médecine, notre regretté collègue Charles Nélis, écrivait en 1927, cet éloge du Professeur Théophile Debaisieux : « Voici un nom que je n'écris qu'avec beaucoup de respect et de vénération, celui d'un homme dont l'habileté chirurgicale des plus renommées et des plus classiques s'alliait à une correction et à une droiture chevaleresque inoubliables. Son verbe clair et précis, son diagnostic sûr, son geste opératoire minutieusement méthodique ont servi de modèle à nos chirurgiens... ». Ceux qui ont connu Théophile Debaisieux le retrouvent, certes, dans ces paroles si spontanées que l'on sent jaillies du fond du cœur d'un homme de bien. Mais n'est-il pas frappant de constater qu'elles peuvent s'appliquer avec autant de fondement et de justesse à son fils Georges, car les Debaisieux auront laissé en partage à notre Alma Mater comme au pays, un nom qui sonne clair, synonyme de savoir, de probité, de dévouement, de devoir.

Au moment d'évoquer dans ces *Annales* la figure de mon maître, c'est avec émotion que je me reporte aux jours déjà lointains où, étudiant, je suivais ses leçons, assistant, je m'initiais à son art, disciple, puis collègue, je participais toujours davantage aux trésors de son amitié. Aussi mon affliction se console-t-elle en tentant de faire revivre sa grande figure.

C'est le privilège des âmes d'élite de voir le recul du temps accentuer le relief de leurs qualités et de leurs mérites. L'épreuve de la maladie, puis de la mort, rend aussi plus lumineuses les arêtes de leur personnalité. Celle de Georges Debaisieux, plus encore qu'autrefois, nous paraît grande, calme, et sereine, largement ouverte aux généreux élans de l'esprit et du cœur.

Si l'on excepte la tourmente de 1914, Louvain a vu se dérouler toute son existence. Il y naît le 18 septembre 1882, grandit et s'épanouit dans un foyer privilégié et heureux ; il acquiert au Collège St-Pierre, sa formation d'humaniste qui marquera toutes ses activités. En 1905, il conquiert son diplôme de médecine après de brillantes études universitaires qu'il associe à des recherches personnelles. Cette préparation scientifique,

il la cherche auprès de deux Maîtres dont les années qui passent n'ont en rien atténué la valeur ni le prestige, Victor Grégoire et Arthur Van Gehuchten. Auprès de l'un il s'initie à la cytologie, chez l'autre il poursuit de patientes et nombreuses recherches anatomiques et expérimentales.

Georges Debaisieux puise les premières bases de son éducation chirurgicale, à la fois solides et nuancées, à l'école de son vénéré père. Il les complète, durant plusieurs années, dans des Universités étrangères. A Vienne d'abord, où il travaille chez von Eiselberg et Wertheimer. A Liverpool ensuite, en 1909, où, sous la direction de C. E. Walker, il aura l'occasion d'appliquer ses connaissances cytologiques. Puis, c'est Heidelberg où il participe aux travaux de l'Anstalt für Krebsforschung dirigé par Czerny. Il complète sa formation à Paris dans le service d'urologie qu'Albarran vient de quitter et à qui Marion succède. A son retour à Louvain, il introduira cette spécialité chirurgicale. C'est un domaine où Georges Debaisieux s'acquiert une compétence toute particulière, auquel il aimera revenir et dont il tirera quelques-unes de ses plus belles leçons cliniques. En 1910, il travaille à Berlin dans le Service du Professeur Bier. C'est ainsi qu'il s'est longuement préparé aux tâches qui l'attendent.

En 1912, les autorités académiques de notre Université le chargent de l'enseignement de l'anatomie des régions et de la médecine opératoire, puis de la pathologie chirurgicale. Ses joies intellectuelles et professionnelles sont complétées alors par celles du foyer qu'il vient de fonder ; mais la guerre vient brutalement interrompre un avenir si prometteur. Ce sont les combats des sorties d'Anvers, la bataille de l'Yser. L'homme de caractère qu'il fut toute sa vie fait de lui un médecin de bataillon héroïque, comme le sanctionne cette magnifique citation à l'ordre du jour de l'armée : « Officier de santé d'un dévouement et d'un courage au-dessus de tout éloge. Son poste de pansement étant soumis à un feu violent d'artillerie et d'infanterie, lors de l'attaque de Ramscapelle, n'hésite pas à prodiguer ses soins aux blessés français et belges. Par son initiative intelligente parvint à évacuer presque tous les blessés dans la nuit du 30 au 31 octobre 1914 ».

En 1915, il quitte son 6<sup>e</sup> régiment de ligne pour trouver un champ d'activité plus adapté à ses capacités et ses talents. Il entre dans cette équipe de médecins, de chirurgiens et de chercheurs qu'Antoine Depage a réunie autour de lui à l'Ambulance de l'Océan à La Panne. Il y devient un des chefs de service

los plus appréciés de cette remarquable formation, où l'on voit s'unir de multiples disciplines pour venir en aide à nos blessés.

C'est pour Georges Debaisieux une période d'activité féconde : il y assume le Secrétariat du Recueil des travaux de l'Hôpital de l'Océan et devient le délégué permanent belge aux Conférences Médicales Interalliées qui se tiennent à Paris à l'initiative du Professeur Th. Tuffier. En 1918, au cours de l'offensive libératrice, il dirige l'Hôpital de Vinckem.

Après cette large tranche de vie, si riche d'enseignements, c'est, singulièrement mûri qu'il reprend ses tâches universitaires et entame le cycle de ses brillantes leçons cliniques. Car il fut le professeur exceptionnel, merveilleux de clarté, de précision, que tous ont admiré. Comme l'a si bien dit notre collègue Dupont : « Professeur, il savait enlever une leçon avec un brio qui faisait de lui l'un des maîtres les plus étincelants que l'on pût écouter. Il illustrait son exposé avec d'admirables croquis que l'on voyait se former, sur le tableau noir par ligne comme un dessin animé ». Ce talent de dessinateur rehaussait encore l'orateur sobre et précis dont la voix chaude et mesurée captivait un jeune auditoire qui, durant 35 ans se renouvelant devant lui, y puisa une très large part de ses connaissances médicales.

Mais il fut plus, il fut aussi chef d'école. Ce n'est certes pas un des moindres mérites de Georges Debaisieux que d'avoir formé à ses côtés plus de quatre-vingts assistants presque tous chirurgiens. Cette grande famille spirituelle, unie et vivante malgré les vides qui s'y creusent, se retrouva en 1948 en une journée unique pour elle. Elle évoqua alors avec joie le retentissement de son Service ; elle le vit recevoir les félicitations du monde scientifique international, les marques d'attachement de ses collègues, de ses anciens malades, en une manifestation inoubliable. Sa Majesté la Reine Élisabeth daigna l'honorer de sa présence, témoignant ainsi son estime et son admiration. Elle devait, quelques années plus tard, dans la dernière épreuve de sa maladie, le reconforter d'une suprême visite.

La première contribution scientifique de Georges Debaisieux date de 1909 ; elle est le fruit de son travail à Liverpool : il y analyse le comportement du nucléole dans les cellules cancéreuses. Il est intéressant de souligner à cet égard qu'elle fut publiée dans les « Proceedings of the Royal Society of Medicine » institution qui devait lui décerner, quarante années plus tard, le titre d' « Honorary Fellow », distinction enviée et accordée avec parcimonie. Ensuite un mémoire mis au point dans le laboratoire du grand Arthur Van Gehuchten, qui, appli-

quant (1), les méthodes histologiques associées à des recherches de physiologie, précise les voies motrices, les localisations centrales, les voies réflexes et les centres de réflexion de l'innervation vésicale. Ce mémoire constitue encore, à l'heure actuelle, une pièce maîtresse pour qui veut faire le point du mécanisme complexe de cette fonction. Dès 1913, il s'intéresse avec son Maître à cette chirurgie neurologique (2) à laquelle il portera plus tard tant d'intérêt : avec Paul Van Gehuchten, cette fois, il contribue, en effet, à introduire largement chez nous cette branche passionnante de la chirurgie dans un domaine où la thérapeutique avait si longtemps stagné de manière décevante. Viennent alors ses contributions de guerre : travaux sur le traitement des plaies infectées (3), sur les sutures dans les voies nerveuses (4), sur l'extraction immédiate des corps étrangers intra-pulmonaires avec fermeture sans drainage, pièce d'avant-garde s'il en est (5). Il est chargé de préciser le rôle de la chirurgie dans la lutte anti-cancéreuse en 1923 lors du premier Congrès de la Ligue pour l'étude du Cancer et, en 1924, de définir les acquisitions de l'expérience chirurgicale de guerre dans le cadre civil (6). Avec son fidèle ami Albert Lemaire, il appliquera une méthode simple et logique, — la ligature de l'artère splénique, — au traitement d'une affection hémorragique grave, la thrombocytopénie essentielle (7). Au Royal College of Surgeons of England, il fait une leçon sur un aspect méconnu des fractures du crâne, l'hypotension cérébrale, en précise le mécanisme pathogénique ainsi que les mesures thérapeutiques. Nombreuses sont ses mises au point de questions d'enseignement post-universitaire dont on trouve le reflet dans la *Revue Médicale de Louvain*. L'une notamment est une étude fouillée de pseudo-otéomalacie par hyperparathyroïdie avec la relation de deux cas personnels de cette étrange affection où l'opération, qu'il est parmi les premiers à réaliser, constitue une réelle expérience de laboratoire, arrêtant brusquement un processus pathologique de décalcification en même temps qu'elle apporte la guérison.

Bien d'autres domaines bénéficient de son activité, de ses

(1) *Le Névrase*, 1912, XIV.

(2) *Bull. Acad. Royale de Médecine*.

(3) *Travaux de l'Ambulance de l'Océan*, 1917.

(4) *Ibid.*, 1917.

(5) *Bull. Mém. Acad. Chir.*, Paris, 1918.

(6) *Presse médicale*, Paris, 1925, XXXIII.

(7) *Bull. Acad. Royal Méd.*, 1924.

connaissances, comme de ses conseils. Il préside l'Académie Royale de Médecine de Belgique et la Société Belge de Chirurgie ; il est membre de nombreuses institutions et sociétés savantes : Comité de la Croix Rouge de Belgique, Comité d'Étude du Cancer, Académie de Chirurgie de Paris, Société Française d'Urologie, Association Française de Chirurgie, Association Internationale de Chirurgie, Association of Surgeons of Great Britain and Ireland, Conseil Supérieur de l'Ordre des Médecins... « Honorary Fellow » de la Royal Society of Medicine... ; il est président des Invalides de Louvain, de l'Union nationale des Officiers médecins de réserve, à laquelle il témoigne tant d'intérêt,...

Dans son service hospitalier, il favorise le travail d'équipe, et il développe avec ses collaborateurs l'urologie, la neurochirurgie, l'orthopédie, la chirurgie cardio-vasculaire. Il faut relever, à ce propos, qu'on y opéra avec succès un des tout premiers cas de « maladie bleue » dans notre pays. Voici plus de vingt-cinq ans qu'il introduisit, dans son service, la narcose en circuit fermé. Dès 1936, il pratique la transfusion de sang conservé, étudie son adaptation aux conditions de guerre et en généralise l'emploi. Il dota son service clinique d'un Laboratoire de chirurgie expérimentale.

Opérateur, il étonne par le geste précis qui va droit au but, sans hâte visible, avec une aisance qui donne l'illusion d'une apparente facilité et l'on recueille l'impression, en le voyant œuvrer, que l'on peut effectivement « penser avec ses mains » (1). Mais, à ses qualités maîtresses de chirurgien, il allie la profondeur du clinicien, car il répond, dans toute l'acception du terme, à ce que le grand chirurgien anglais Lord Moynihan exigeait de ses pairs : « the surgeon must be an operating physician » : clairvoyance dans l'interrogatoire, douceur extrême de l'examen, sûreté étonnante du diagnostic, directives de traitement logiques et pondérées, marquées du plus sûr jugement. C'est pourquoi, collègues et confrères viennent solliciter son avis et le malade s'en retourne, après l'avoir consulté, avec une indéfinissable confiance.

Malgré toutes ses qualités et toutes ses réalisations, le Professeur Debaisieux resta toujours un grand modeste. Il dit en effet : « Pour peu qu'on y réfléchisse, la carrière d'un homme est une chose étrange. Qu'il l'ait choisie en toute liberté ou non, sa profession l'accapare, elle le façonne en le pliant à ses oxi-

(1) Edg. DE BRUYNE, *Kon. Vl. Acad. Wetensch., Lett. en Schone Kunsten van België* (sous presse).

gences, elle lui impose des obligations auxquelles il ne lui est pas loisible de se soustraire. Certaines fonctions sont probablement plus utiles que d'autres à la société, mais c'est à tort que nous en reportons le mérite sur ceux qui en sont investis. Ils suivent leur destinée et accomplissent leur tâche comme l'abeille fabrique son miel, comme les bœufs de Virgile traçent leur sillon. Homme d'état, chef d'armée ou savant, directeur d'industrie ou médecin, ils rendent des services d'inégale valeur, mais à l'échelle de l'individu leur labeur quotidien n'est pas plus méritoire, en soi, que celui du plus humble des artisans. » Et il reporte alors succès et mérites sur ceux qui l'entourent, chefs et collaborateurs.

Dans le cadre de la vie universitaire, on ne fait jamais appel en vain à son dévouement. Il succède au Professeur Léon Dupriez comme Président de la Fondation Médicale de l'Université de Louvain au Congo, dont l'un des centres deviendra le point de départ de l'Université Lovanium ; en cette qualité, il effectue une mission d'étude et d'inspection en Afrique. Les initiatives estudiantines recueillent son appui : Fédération Wallonne, Maison des Étudiants dont il préside le conseil d'administration en guide éclairé, conciliateur averti et animateur de belles réalisations. Il soutient particulièrement l'effort de ses étudiants en médecine et se réjouit de la fondation de leur Maison Médicale qu'il aurait dû inaugurer. A chacun d'eux, quand il le faut, il réserve un accueil cordial et confiant qui les laisse sous le charme. Ne leur a-t-il pas dit : « Le commerce des jeunes gens, le spectacle de leurs enthousiasmes communicatifs, de leurs progrès et de leurs succès, nous préserve de ce septicisme desséchant, de cette indifférence un peu hautaine que les déceptions de la vie engendrent trop facilement. Rendre une mère à son enfant ou un enfant à sa mère est une joie très douce. Partager avec ses élèves le meilleur de son expérience, reculer grâce à eux les bornes de son activité, assurer la continuité des traditions qui sont l'honneur de notre profession est une entreprise passionnante. C'est le grand privilège de ceux qui ont pour mission d'enseigner. »

Mais ce serait tracer un portrait trop froid que de se limiter à évoquer le professeur, le savant, le chirurgien. C'est l'homme tout entier qu'il faut tenter de se rappeler avec sa silhouette droite et racée, ses doigts agiles et nerveux, son regard profond. De toute sa personne émanait comme un sortilège qui attirait son interlocuteur. Comme nous l'avons dit ailleurs (1), « il

(1) *Ann. Soc. Belg. Chir.*, 1956.

a marqué tous ceux qui l'ont connu et qui l'ont approché ; il laisse le souvenir d'un être d'exception, fait de tant de finesse de cœur, de délicatesse, de désintéressement. Il faut avoir vu, à ses obsèques, à côté des représentants officiels, le défilé des humbles, de ses opérés, de ses anciens blessés, des invalides de Louvain dont il était le président d'honneur mais aussi le père, pour comprendre toute l'ampleur de son silencieux dévouement. C'était aussi un homme qui savait délaissier les tracés du métier en ouvrant un livre d'histoire, en s'attaquant, car il était bon musicien, aux œuvres classiques, en taquinant quelque problème de mathématiques supérieures. Aux heures longues de l'occupation, ne le vit-on pas, s'inspirant de traités de construction navale, employer ses dons de dessinateur et de sculpteur à reproduire de fidèles maquettes de voiliers anciens. Et ce serait laisser de mon maître un tableau bien imparfait si je ne relevais chez lui l'homme de caractère et son courage sous tous ses aspects : courage du soldat, courage du patriote et du résistant de cette guerre, courage professionnel, courage de ses opinions, — car s'il avait le plus scrupuleux respect de celles d'autrui, il fut un homme à ne jamais biaiser, — courage de ses convictions chrétiennes ».

Il vit arriver la maladie et la mort avec sérénité, appréciant en médecin les progrès de son mal, déjouant les calculs de faux optimisme de ceux qui l'entouraient, acceptant l'épreuve dans un grand esprit d'élévation chrétienne, ne se départissant jamais, même dans ses derniers moments, de son admirable dignité. Il mourut le 1<sup>er</sup> octobre 1956, à l'aube de la rentrée académique.

Ses obsèques furent comme le reflet de l'homme et de son âme et nous ne pouvons nous empêcher de reprendre ce qu'en a dit M. Hofinger (1) « impressionnantes par leur grandeur et par un extrême dépouillement. Pas de discours, pas d'escorte officielle, pas de marche funèbre ; une foule considérable et recueillie ; dans cette foule, se côtoyant pour une même prière, des collègues, des confrères, des amis, des étudiants ».

L'épanouissement d'une pareille vie s'explique, certes, par les qualités foncières du grand disparu, mais il nous faut rendre hommage à l'admirable collaboratrice de sa vie et à ses enfants qui l'adoraient et qui surent, par une affection et une sollicitude de tous les instants, alléger les lourdes tâches qui furent les siennes. Ils savent que l'œuvre ainsi forgée restera une source d'espérance et d'inspiration.

(1) Ergot, xxvi, oct. 1956.

L'Université de Louvain, à laquelle il était si attaché, a perdu en lui un Maître qui l'a servi fidèlement et qui nourrit sa gloire.

J. MORELLE,

Professeur à la Faculté de Médecine.